



LE JOUEUR DE FLÛTE

ENTRETIEN AVEC JOACHIM LATARJET

Pourquoi avoir choisi ce conte, *Le Joueur de flûte de Hamelin* ?

Joachim Latarjet : Nous avons envie, Alexandra Fleischer et moi, de travailler sur des contes pour enfants, et celui-ci s'est vite imposé. D'abord, parce que c'est une histoire sur le pouvoir de la musique, qui occupe une place centrale dans le parcours de notre compagnie. Ensuite, si l'intrigue est simple et courte, ce qui permet plus de liberté pour en tirer un spectacle, les enjeux, eux, sont complexes. Dans ce conte, il y avait des choses importantes à dire et à entendre, et que je voulais transmettre aux enfants. Par exemple, le fait qu'il n'est pas évident de gérer une ville, une relation, un groupe. Pourquoi cette ville-là est-elle envahie par les rats ? Il y a un blocage, dont les rats sont le symbole ; mais pourquoi ? Et pourquoi le joueur de flûte est-il ce personnage solitaire, presque un peu antipathique ? Il ne sauve pas la ville pour la beauté du geste, ou pour la gloire : il le fait pour l'argent. En général dans les contes, il y a toujours une récompense symbolique ; mais ici pas de récompense, juste un salaire. Un artiste, il faut le payer, et je trouvais cela intéressant de parler d'argent en même temps que du rôle de l'art. On renvoie tellement les artistes à leur inutilité... Toutes ces questions sont très actuelles – on pourrait très bien imaginer Avignon envahi par les rats ! Mais elles sont aussi déjà présentes dans le conte original, il suffit de bien regarder. D'ailleurs, pour les enfants, c'est ce qui se passe : ils reconnaissent le conte.

Pouvez-vous justement revenir sur le personnage du joueur de flûte enfant, alors qu'il n'existe pas dans le conte ?

J'ai souhaité répondre à la question : « Pourquoi le joueur de flûte n'est-il pas très sociable ? » et à l'hypothèse : « Il s'est forcément passé quelque chose ». Je me suis donc dit qu'il fallait aller creuser dans son enfance, et je suis allé fouiller dans les petites cruautés que les enfants s'infligent entre eux et que nous connaissons tous. Ensuite, écrire c'est essayer de nommer. Et pour ce spectacle, j'ai nommé l'année de mes 9 ans. Je suis sûr qu'il y a eu un moment de poésie dans mon rapport au monde, précisément à cet âge-là, que je pense ne jamais avoir retrouvé depuis. Je me suis donc placé à cette hauteur avec l'idée d'incarner moi-même le joueur de flûte enfant, avant de l'incarner adulte. Cet écho à mon enfance se retrouve aussi dans une certaine dimension « western », qui était quelque chose de fort pour un garçon de ma génération : un héros mystérieux qui parle peu, tout en blanc, avec une ceinture pour porter des sourdines, un trombone qui pourrait ressembler à une arme... Le décor contribue aussi à cela. Les projections vidéo jouent le rôle de toiles peintes, comme dans les petits théâtres d'autrefois, et avec l'herbe verte et les images d'arbres, on retrouve l'idée d'un lieu idyllique, qu'on peut associer à l'enfance. Ce n'est pas là où l'histoire se passe *a priori*, puisque dans le conte il s'agit d'une ville ; mais la ville est déjà trop en nous pour qu'il soit intéressant de la représenter. Et ce que je voulais montrer surtout, c'est le contraste entre cette nature et la saleté des hommes, au moment où elle est déballée sur le plateau. Que l'on voie véritablement ce que l'homme est en train de salir. C'est un peu la même chose pour le joueur de flûte : même si au début il y a l'idée d'une enfance idyllique, ce gamin se fait frapper tous les jours. La cruauté est partout. Je voulais justement montrer cela aux enfants : tout est beau, propre... mais le garçon se fait casser la figure, les humains déversent leurs saletés et tout devient dur, compliqué. Alors que tout pourrait être bien.

Alexandra Fleischer incarne sur scène une multiplicité de personnages, là où le conte reste assez évasif. Comment avez-vous imaginé ces différentes voix ?

Alexandra et moi travaillons ensemble depuis longtemps et nous nous retrouvons artistiquement de manière presque miraculeuse. Elle a un jeu très particulier, avec une voix et une façon de bouger très singulières qui créent une drôlerie sur scène. Je souhaitais lui offrir le plaisir de jouer beaucoup de rôles et j'ai donc écrit avec cela en tête, en sachant qu'elle allait jouer la narratrice, mais aussi la maire qui va négocier avec tout le monde, un chat, un rat... Plus que des personnages, ce sont surtout différents points de vue qu'elle adopte à travers tous ces monologues.

Comme quand on lit, et que tout à coup on attribue dans sa tête une voix à un personnage. La narratrice n'est pas neutre, elle a un vrai regard sur les choses. Un regard assez dur par ailleurs : à savoir que l'homme est bête et qu'il ne fait rien pour corriger sa bêtise. Mais il n'y a pas qu'elle : les animaux eux aussi ont leur façon de voir, même si je ne peux faire que les imaginer puisque je suis humain. Pourtant, ce serait intéressant de connaître celle du rat ! Ce sont tous ces différents points de vue sur une même histoire que je voulais faire entendre aux enfants, pour qu'ils puissent ensuite se faire leur propre idée.

Quelle est la place de la musique dans ce spectacle ?

Le joueur de flûte est un musicien, comme moi, ce qui m'amène à jouer sur scène. Comme je ne joue pas de la flûte, nous avons trouvé une petite pirouette : pour simplifier la réalité, les humains disent que le musicien joue de la flûte... alors que c'est un trombone ! Tout cela donne une résonance très intime à ce spectacle – le fait de jouer nos propres fantômes, de parler de la représentation, de l'art, des musiciens... Je viens d'un collectif créé dans les années 1980, qui s'appelait Sentimental Bourreau. Nous y faisons du théâtre et de la musique, mais sans jamais nous poser la question de savoir si nous faisons du théâtre musical. En ce qui me concerne, je me considère comme un musicien, qui raconte des histoires en musique. Pour les comédiens, la musique est surtout une question de temps : avoir conscience qu'elle est là, lui laisser des espaces, savoir l'attendre. Il faut aussi que le théâtre impose son rythme, qui est celui de la narration. Il ne faut pas qu'il nous perde avec des morceaux trop longs, encore plus face à un jeune public qui peut être distrait par beaucoup de choses. Quelquefois, la musique est de l'illustration pure ; d'autres fois elle prolonge des univers, ouvre des perspectives. Par exemple, on pourrait dire que la musique qui emmène les enfants à la fin, c'est une *rave*. Quelque chose qui ne s'explique pas, qui est incompréhensible pour tous ceux qui ont dépassé un certain âge. Et précisément, comme dans le punk, ce qui est beau pour eux c'est d'être les seuls à comprendre ce qui est en train de se passer. Les adultes ne comprennent pas la musique du joueur de flûte, elle ne s'adresse qu'aux enfants. Les êtres humains ont au moins cette caractéristique très belle : la capacité à se transmettre les uns aux autres une chose née de l'instant, insaisissable.

Quant à la fin du conte...

Je voulais garder la similitude entre le destin des enfants et celui des rats. Dans la version des frères Grimm, il les emmène dans le précipice, puis à la toute fin on entend les enfants chanter dans la montagne. Mais je n'avais pas envie de tuer ces rats, ni ces enfants non plus. Et si le musicien sauve les enfants, pour moi en tant qu'adulte cela pose aussi problème : de quoi les sauve-t-il ? de la bêtise, de la méchanceté ? Si on regarde dans le passé, sauver des enfants pour aller les rééduquer a toujours eu quelque chose d'un peu inquiétant. Donc si de jeunes spectateurs me demandent comment cela se termine, je préfère leur dire que c'est à eux d'écrire la suite. La fin reste ouverte – même si moi, je pense que le musicien sauve les enfants. Comme dans *Crin-Blanc*. Quand j'étais petit, j'adorais ce film où un enfant se lie d'amitié avec un cheval. À la fin, tous les deux partent dans la mer pour fuir la méchanceté des hommes, et partir au pays où les chevaux et les enfants sont des amis. Même petit, je voyais bien qu'il y avait peu de chance qu'ils s'en sortent, mais il y avait quand même l'idée que ce pays magique existait peut-être. Ici, c'est un peu pareil. Peut-être existe-t-il un endroit où les êtres humains ne sont pas si bêtes. Ou en tout cas, il faudrait qu'il existe – ce qui ressemble un peu à une morale... mais pourquoi pas ? C'est aussi le principe du conte, d'avoir une morale. Et quand on en adapte un, il faut aussi en accepter les règles.

Entretien réalisé par Marie Lobrichon le 30 janvier 2020